

VIE DE MERE THERESE SOLARI

Introduction

Un petit livre pour raconter une grande histoire. C'est ce que vous avez en mains et que vous vous apprêtez à lire. Il s'agit d'une brève et pourtant très profonde biographie (enrichie de quelques dessins) de la génoise Mère Thérèse Solari (1822 - 1908), figure d'une modernité absolue, et pourtant fille de son temps. Deux éléments caractérisent ce texte : la facilité de la lecture et le renvoi constant à la foi du protagoniste de certains éléments liés à la vie de Mère Solari, femme simple et humble, malade, mais d'une ténacité incroyable, fruit d'une foi forte, qui lui a permis de s'abandonner totalement à Dieu et, dans cet abandon, réaliser sa mission. Thérèse, orpheline de mère, fut une enfant maltraitée et seule. Une situation qui, malheureusement, est aujourd'hui encore, assez répandue dans notre société et est stigmatisée par les media : une société qui se vante de son haut degré de civilité et affirme son amour pour les plus petits.

La vie dure de Thérèse fut bien vite soutenue par la prière constante et un rapport de totale confiance en Dieu. Ce fut certainement cela, avec un tempérament particulier qui la poussa, non sans grande difficulté, à s'occuper des enfants abandonnés, dans lesquels elle voyait la face souffrante du Christ Crucifié, mais aussi son image de petite rejetée. Même son père et sa belle-mère l'avaient abandonnée à la merci des flots de la mer.

Son histoire la rend, au moins *in pectore*, patronne de l'enfance abandonnée et maltraitée.

Dans les pages de cette mini biographie, très concrète et sobre, capable pourtant de nous faire « connaître » Thérèse, comme si elle était parmi nous entrain de caresser un enfant souffrant. Il y a là un chemin de vie et de foi qui se prête bien à la réflexion de tous. Nous savons que, dans l'Évangile, Jésus dit « Frappez et il vous sera ouvert, demandez et il vous sera donné ». C'est une chose très facile en apparence, mais qui se réalise seulement si la demande est appuyée par une foi forte : la foi dont vivait Thérèse.

Dès le début de son activité, Antoinette Cervetto était à ses côtés comme amie et compagne de route, ensuite le nombre des femmes qui l'aidaient augmenta. Donc, Thérèse, toujours affairée dans sa quête ou recueillie dans la prière, savait « rassembler », une qualité indispensable pour une fondatrice.

Son oeuvre se développe dans le temps, jusqu'à devenir un vrai institut, la Petite Maison de la Divine Providence. Thérèse Solari rencontra le dominicain P. Vincent Vera, qui apporta un changement à sa vie au service des humbles, un changement que suivirent ses plus proches collaboratrices : elle se fait soeur en 1870, dans le sillage de la spiritualité dominicaine. Sa disponibilité et sa générosité étaient bien connues des génois, de sorte qu'ils se souviennent toujours d'elle et la vénèrent comme une sainte. Sa tombe, dans le cimetière de Staglieno, est constamment visitée de personnes qui invoquent son aide. Actuellement, le procès pour sa cause de béatification est en cours.

Nous signalons, enfin, que, à Vigevano (PV), avec la participation des Soeurs Dominicaines de Sainte Catherine de Sienne et d'un groupe de laïcs, la Fondation Madre Teresa Solari Onlus est actif. Elle « poursuit son objectif de solidarité sociale, dans les secteurs de l'instruction, de l'assistance socio- sanitaire et de la bienfaisance vis-à-vis de personnes en difficulté économique, sociale ».

Rosaria Marchesi

THERESE SOLARI: UNE VIE ENTRE LES MAINS DE LA PROVIDENCE

Dans la préface du livre "Petite histoire de MERE THERESE SOLARI " du P. Raymond Spiazzi o.p. (1980) on lit :

«Dans le cimetière de Staglieno, à Gênes, non loin de l'entrée il y a une humble tombe qui n'est pas visitée par des touristes en quête de monuments artistiques ou de mémoires historiques, mais de personnes de toutes conditions qui viennent là pour avoir un réconfort et une aide dans les difficultés de la vie.

C'EST LA TOMBE DE MERE THERESE SOLARI, FONDATRICE DE LA CONGREGATION DOMINICAINE « PETITE MAISON DE LA DIVINE PROVIDENCE »

Le peuple la vénère comme une sainte. »

C'est ce qui est écrit sur la pierre tombale des administrateurs communaux de l'époque et le souvenir de cette humble soeur est encore aujourd'hui très vivant. Chaque jour de nombreuses personnes la visite, prient en silence, baisent le marbre et s'en vont en jetant un dernier regard confiant, à sa photo.

THERESE ORPHELINE ET SEULE DEPUIS L'ENFANCE

Elle naquit à Né, dans la circonscription de Chiavari le 8 décembre 1822, comme elle-même l'a toujours affirmé, mais il n'existe pas un document sûr à ce sujet. Déjà dès l'enfance elle a dû connaître les larmes : d'abord pour la mort de sa maman, alors qu'elle avait à peine trois ans, ensuite à cause du manque total d'affection accompagné d'inexplicables mauvais traitements de la part de son père et de sa belle-mère.

La petite était considérée comme une intruse et comme un poids duquel se libérer. Pour cela, avec une dureté incroyable, ils décidèrent un jour de la porter sur le rivage de la mer pour l'abandonner à la merci des vagues. Le fait fut raconté plusieurs fois par Thérèse, devenue soeur, qui se rappelait avec simplicité : « Avant de me jeter en mer ils me vêtirent tout de blanc ».

Mais qui sait par quelle voie mystérieuse, Dieu la sauva. Retournée de nouveau à Chiavari et repoussée toujours par sa belle-mère, elle fut ensuite accueillie par une tante à la campagne qui lui confia divers travaux, parfois même au-dessus de ses faibles forces. Par exemple, elle devait porter de lourds sacs de bois ramassés dans les forêts et aussi chez d'autres familles plus ou moins lointaines.

Mais Thérèse ne se plaignait pas, elle était toujours prête et heureuse d'obéir à sa tante et grandissait en étant bonne et laborieuse. Elle pensait souvent à sa maman qu'elle avait perdue trop tôt.

Son occupation principale était de faire paître les moutons. Durant les longues heures de solitude et de silence, plongée dans la nature, elle sentait plus fortement la présence de Dieu et le désir d'être bonne envers tous. Ainsi elle commença à prendre soin d'un pauvre vieux abandonné de tous. Pendant qu'elle surveillait les moutons, elle l'appelait et lui enlevait les insectes qui le tourmentaient. Un jour, pendant ce service, le vieux mourut dans ses bras. Thérèse, devenue soeur, se rappelait de cet épisode avec beaucoup de tendresse.

On ne sait combien de temps la fillette resta avec sa tante avant de se mettre ensuite, au service de deux bonnes dames de Gênes qui la considéraient plus fille que domestique : vraiment c'était comme si elle avait trouvé une nouvelle famille.

Par la suite, on ne sait cependant pour quelles raisons, Thérèse fut accueillie par les Soeurs de l'Institut des Filles de Notre Dame du Jardin de Chiavari où elle trouva ce qu'elle désirait déjà enfant : silence, prière, travail caché, sacrifice. Et c'est peut-être là que lui vint à l'esprit l'idée de consacrer sa vie à Dieu et à son prochain. Mais elle devait d'abord affronter encore d'autres épreuves longues et difficiles qu'elle ne pouvait certes pas prévoir.

Des années durant elle mena une vie errante de maison en maison, comme domestique, pour gagner son pain. Cependant, alors qu'elle était encore enfant, elle vivait déjà une extraordinaire union avec Dieu, qui la guidait et la consolait. Elle se voyait accompagnée du Saint Enfant qui la remplissait de joie même lorsqu'elle subissait des mauvais traitements. Et en certaines occasions de grave danger, la Madone était là pour la sauver.

Un prêtre qui, une fois avait confessé la petite Thérèse, resta ainsi frappé de l'action de Dieu dans cette petite âme, qu'il ne se rassasiait pas d'écouter ; et après la confession elle « éprouva une paix paradisiaque ». Lorsqu'elle était tranquille dans le silence, elle était heureuse de pouvoir mieux goûter la compagnie de Jésus. La grâce de Dieu la poussait à rester là où il y avait davantage à souffrir : elle conserva une telle disposition toute sa vie durant, contente de souffrir pour l'amour de Jésus, mais toujours dans le secret.

L' ESPERIENCE DE LA MALADIE

À l'âge de 15 ans, quand la vie est à son plein épanouissement, commença pour elle une série de mystérieuses maladies qui la forcèrent à se déplacer comme une pèlerine d'un hôpital à l'autre. D'abord à Chiavari ensuite dans ceux de Gênes. Quelquefois elle semblait être en danger de mort et une fois on l'a cru vraiment morte, si bien qu'elle fut transportée dans le dépositaire des morts. Une pieuse dame qui s'en était affectionnée, alla ce jour-là lui rendre visite et demanda l'autorisation de la porter à son lit sur lequel était étendu le drap funèbre. Profondément émue, elle appela : « Thérèse ! » Et s'approchant elle s'aperçut qu'elle respirait légèrement. Vite elle appela le personnel de garde pour qu'il s'en occupe. Ainsi donc, dans l'étonnement et la joie de tous, la malade dépassa cette crise qu'on avait cru fatal. De longues années durant s'alternèrent de mauvaises conditions de santé et des améliorations. Thérèse supportait les maladies avec une inaltérable sérénité, sans se lamenter, heureuse de se conformer à Jésus crucifié. Des souvenirs de ses compagnes d'hôpital on note l'épisode suivant.

Un jour, ayant entendu parler d'une famille très pauvre qui cependant n'osait pas mendier, se leva de son lit, ramassa les monnaies reçues de personnes charitables, les coussa dans l'ourlet du vêtement, se procura du pain et trompant la surveillance du personnel de garde, sortit de l'hôpital pour porter le tout à la maison de cette famille dans le besoin. Puis elle revint à son lit d'hôpital.

Des médecins elle ne recevait aucune parole d'espoir pour son avenir, pourtant dans son coeur elle avait la certitude d'avoir une mission à accomplir.

UN PROJET A L'EPREUVE DE LA FOI

Au cours de ses jeunes années, passées dans l'alitement en divers hôpitaux, mûrit en elle le projet de se consacrer au soin de tant de petites filles qu'elle avait vu perdues et abandonnées comme elle.

À l'hôpital Pammatone de Gènes, elle avait connu Antoinette Cervetto qui partageait son idéal.

« Thérèse, je serai votre fidèle compagne, je vous suivrai même au fond de la mer ! » Avec cette jeune amie elle décida d'entreprendre une oeuvre qui semblait impossible selon les vues humaines.

En 1857 elles sortirent de l'hôpital avec l'intention de commencer tout de suite l'assistance des enfants pauvres ou abandonnées, quelque soit le risque à affronter.

Quelles étaient les ressources sur lesquelles elles pouvaient compter ?

QUATRE SOUS ET UNE PETITE CASSEROLE !

L'unique richesse était une foi inébranlable en la Divine Providence. Et certainement ce fut sous l'inspiration de Dieu que monsieur Joseph Ratto, appartenant à une confraternité adonnée à des oeuvres de charité, leur procura une chambrette à Sampierdarena où elles habitèrent pendant quatre ans, mais sans pouvoir commencer leur projet. Au contraire, elles étaient la cible des insultes, des sarcasmes et même d'une agression violente à Thérèse. Aussi, elles laissèrent cette maison inhospitalière pour se transférer à Gènes, accueillies par le Chanoine Colla qui les reçut chez lui pendant plusieurs mois en pourvoyant même à leur nourriture.

De là elles passèrent à une chambre dans la Tourelle de Saint Luc, mais vite elles durent déloger parce que la femme qui les recevait, craignait qu'elles n'aient pu payer le loyer. Alors Thérèse s'en alla dans l'église des Vignes et se tourna vers la Madone :

“VOUS ETES MERE? VOUS DEVEZ DONC PENSER A VOS FILLES. Pauvrettes, nous ne savons où aller !”

La Vierge répondit : “NE CRAIGNEZ PAS, J'Y AI DEJA PENSE ”

Revenue à la maison, on lui présenta une vieille qui lui dit : « J'ai su que vous cherchez un logement ; j'en ai un à la rue Scurreria, venez tout de suite le voir ».

Thérèse alla au lieu indiqué et trouva le propriétaire qui lui dit : « Ceci était mon lieu de travail, je l'ai évacué et volontiers je vous le cède. »

C'étaient quelques chambres en un endroit éloigné et tranquille. En 1863, dans ces pauvres locaux de la rue Scurreria, les deux compagnes commencèrent finalement l'oeuvre attendue depuis longtemps. Elles accueillirent comme hôtes les premières orphelines trouvées sur la place publique : deux soeurs de cinq et sept ans, Dominique et Antonine Costigliolo.

Leur maman, rêvant peut-être de quelques gains faciles, était allée en Amérique en confiant les deux petites à la grand-mère déjà âgée. Quelque temps après elle est retournée déçue, plus pauvre et désespérée qu'avant. Ses enfants avaient eu du mal à la reconnaître et la plus petite avait exclamé : « Tu n'es pas ma maman ; tu es trop laide et j'ai peur de toi ! » Les paroles et le refus de l'enfant frappèrent tant la femme qu'elle ne voulut plus s'occuper d'elles et dès cet instant elle les abandonna sur la route.

Là elles furent recueillies par Thérèse Solari et Antoinette Cervetto.

Ainsi naissait la PETITE MAISON de la DIVINE PROVIDENCE, à Gènes. Le nom voulait rappeler, mais surtout imiter, la Petite Maison fondée à Turin par Benoît Cottolengo quelques décennies auparavant.

LA FAMILLE S'AGRANDIT

Bien vite d'autres enfants vinrent se joindre à la famille naissante, où il y avait une grande pauvreté, mais aussi un grand amour. Après trois ans seulement, les orphelines étaient déjà trente et quelques jeunes collaboraient généreusement avec les deux fondatrices pour l'assistance. Ainsi, à cause du manque d'espace, on dut chercher une plus grande maison.

En 1867, le nombre des hôtes s'augmentant toujours plus, Thérèse Solari décida de prendre en location le terrain plat du palais de Villa Spinola dans la zone de Carignano, où elle put par la suite loger cent enfants avec dix-huit assistants.

Comment pouvait-on prévoir une famille aussi nombreuse ?

Les assistants s'occupaient des diverses tâches domestiques et les orphelines les plus grandes apportaient leur contribution, chacune selon son âge et ses capacités.

Le travail le plus ardu était celui de Thérèse qui passait chaque jour de porte en porte dans les magasins et chez les particuliers pour demander l'aumône. Elle partait habituellement le matin et rentrait parfois à la nuit tombée. Au prix d'un grand sacrifice et de la fatigue elle réussissait à trouver le nécessaire pour ses enfants, ayant confiance uniquement en la Providence.

Cependant, dans son pèlerinage continu, elle recevait bien souvent des refus, des insultes et même des coups.

Un jour, elle se présenta à la porte d'un riche pour demander une offrande. Non seulement ce dernier refusa, mais il la gifla. Thérèse répondit avec son sourire habituel: « Ceci est pour moi, mais pour mes filles qu'est-ce que vous me donnez ? »

Cette réponse douce et sans rancune, marqua le début de la conversion de cet homme qui, depuis quarante ans vivait loin de Dieu.

Dans une autre circonstance elle dut subir une longue infirmité à cause des blessures qui lui furent infligées par des voyous malintentionnés. Un bout de fer est resté planté dans une de ces blessures menacée de gangrène.

Pendant que le Seigneur permettait ces épreuves purificatrices, il envoyait aussi son aide prodigieuse pour le bien des orphelines qui étaient, comme elle répétait, « la pupille de ses yeux » : il suscitait de généreux bienfaiteurs qui récompensaient la Fondatrice des affronts et des paroles méprisantes qu'elle recevait en faisant la quête.

Vers la fin de 1867, trois protestants anglais visitèrent l'Institut et furent émerveillés de la joie et de la paix qui régnaient dans cette famille nombreuse. Aussi, ils offrirent à toutes les pensionnaires, comme uniforme, un vêtement déjà confectionné et prêt à être porté.

Une autre fois, la Petite Maison était restée dépourvue de bougies pour la célébration de la Sainte Messe et il n'y avait pas de quoi s'en procurer. Thérèse Solari, informée du fait, répondit : « Dieu y pourvoira ». En effet, ce jour-là le Curé de S. Jacques demanda la participation des orphelines à un enterrement solennel en paroisse. L'invitation fut accueillie et la récompense arriva avec une somme d'argent et un consistant nombre de bougies pour la chapelle.

Cela se produisit également lors d'une autre occasion où il manquait le vin pour la Messe.

« La Providence y pensera » avait répété Thérèse. Et, de bonne heure, le matin suivant une femme vint à la Petite Maison porter une bonbonne de vin blanc. Elle affirmait

avoir senti en elle-même une forte impulsion qui l'avait poussée : « porte ce vin à Thérèse ! »

Voilà la note caractéristique de Thérèse Solari : vivre une vie de foi simple, dans le total abandon à la Providence en toute circonstance, favorable ou défavorable et affronter avec sérénité toute oeuvre de charité pour le bien des autres, sans jamais penser à soi-même.

Et une constante humilité, en évitant de mettre en évidence la lumière surnaturelle dans laquelle sa vie était plongée.

LA PROVIDENCE ET LES “ FIORETTI DE LA PETITE MAISON ”

Les manifestations de la Divine Providence ne manquèrent pas, dans le développement de la Petite Maison.

Même lorsqu'elles apparaissent comme des faits extraordinaires, la chronique s'y réfère dans plusieurs pages avec beaucoup de simplicité. Ce sont les “ FIORETTI de la Petite Maison.”

Du temps où la Fondatrice dormait encore dans le même dortoir que les orphelines, une nuit, l'une d'elles restée longtemps éveillée, l'entendit parler fort. Elle écouta en silence, puis réveilla ses compagnes. Les paroles arrivaient claires : « Oui, je vous le promets, mais vous donnez moi la force ! Vous voyez, je n'ai rien pour nourrir les filles. Aidez moi, vous me l'avez promis ». Les filles entendirent aussi un son bien distinct comme d'une bourse de monnaies qui glissait pour terre.

Au matin, à peine levées, elles s'approchèrent de Thérèse : « Le Seigneur vous a données de l'argent cette nuit ? Nous l'avons entendu ! »

Maintenant elles étaient convaincues que Dieu donnait à leur Mère les moyens pour les nourrir.

Un soir on la vit retourner à la maison après la quête dans la ville plus fatiguée et plus triste. « Mes Filles, je n'ai rien trouvé à vous donner, mais je ne peux pas vous envoyer ainsi au lit ... Récitez les prières à Saint Joseph... Je sortirai de nouveau et notre Patron nous aidera ».

Pendant que les cloches du soir sonnaient, les enfants continuaient à prier avec confiance, lorsqu'on entendit la sonnette. Quelle surprise ! La fondatrice entra en apportant un gros panier de pain blanc qui suffit pour le soir et pour le matin suivant.

Un autre jour, alors que s'approchait l'heure du déjeuner et qu'il n'y avait dans la maison aucune provision de nourriture, ni argent pour s'en procurer, avec cette foi qui était son unique force, elle se confia à la protection de Saint Joseph. Peu de temps après se présenta à la porte un vieux suivi d'un âne chargé de riz et d'autres provisions et il offrit tout en don à l'Institut. Lorsqu'on retourna à la porte pour le remercier, le bienfaiteur avait disparu et on ne sut plus rien de lui.

Cette Providence qui nourrit même les oiseaux de du ciel, pouvait-elle oublier ses créatures les plus chères ? Un jour, pendant que Thérèse, dans le hall de la Petite Maison, parlait sur la manière de faire front à certaines nécessités urgentes, on sonna, et à la porte un inconnu vêtu comme un pèlerin se présenta. Il lui confie une bourse d'argent et dit : « Pour l'instant acceptez ceci... je reviendrai ... ».

Un jour, au cours de l'année 1869, la Mère Solari remarque que depuis longtemps les vivres étaient insuffisants et ne savait comment pourvoir à la famille nombreuse. Elle couru à l'église de Notre Dame des Vignes et agenouillée devant la Madone, elle la supplia de l'aider à nourrir ses filles.

Finalement une voix se fit entendre : “Va voir à la maison ce qu'il y a”.

Elle retourna vite à la maison pour demander si l'on n'avait pas caché quelque chose et elle aussi se mit à chercher. Elle trouva caché dans un angle du jardin un morceau de pain moisi. Elle le mangea et retourna à l'autel de la Madone. Elle pria encore quand elle sentit une main qui lui tirait légèrement le vêtement. Se retournant, elle vit un sacchet plein de monnaies. L'enfant qui avait caché ce pain parce qu'il n'était pas à son goût, révéla son geste enfantin des années après, alors qu'elle était déjà soeur dominicaine dans la Petite Maison.

Mère Thérèse Solari considérait la pratique de la pauvreté comme une condition indispensable pour obtenir l'aide de la Providence.

PERE VINCENT VERA, DOMINICAIN

Il est entré dans l'Ordre de Saint Dominique à 17 ans et a été ordonné prêtre en 1848. Il commença son ministère par la prédication, dans laquelle il se révéla un orateur éloquent et persuasif.

Mais à quelle occasion entra-t-il dans le vif de l'histoire de cette oeuvre presque inconnue ?

Thérèse Solari le rencontra la première fois à Gènes, dans une église où on célébrait un office en l'honneur de la Madone. Pendant qu'elle écoutait le sermon avec les autres fidèles, elle eut la claire perception que ce religieux pouvait être auprès d'elle le guide et le soutien de l'Institut naissant. Avec humilité et crainte elle se présenta au prédicateur qui lui demanda ce qu'elle désirait.

“La Parole de Dieu” – répondit-elle promptement.

“Eh bien, la Parole de Dieu, vous l'aurez » - il le promit.

Le Père Vera comprit vite la grandeur de cette âme et l'importance de son projet de charité.

Ainsi commença une série d'autres rencontres prévues par Dieu qui les avait choisis pour la même mission. En effet le Père Vera eut un rôle décisif à l'origine et dans le développement de la Petite Maison à laquelle il se dévoua avec zèle dès l'instant où il connut la Mère Solari.

Invité par l'Archevêque de Gènes à prendre officiellement la direction de l'Institut, le religieux se déclara disposé à assumer la charge de Directeur dans laquelle il persévéra pendant plus de quarante ans. Sa présence imprègne la Petite Maison d'un esprit dominicain : dans la simplicité, fleurirent les dévotions traditionnelles de l'Ordre, comme le Rosaire et le chant du Salve Regina chaque soir et autres. Sous sa conduite sage et influente, le déroulement de la journée était ordonné par des règles répondant aux exigences de la communauté. Ces règles si bien équilibrées purent durant des décennies, organiser la vie de la Petite Maison : tant celle des orphelines que celle des Soeurs.

UNE COMMUNITE DE SOEURS

Une des premières préoccupations de Mère Teresa et de sa compagne Antoinette Cervetto, était d'assurer la vie de l'Institut et aussi l'assistance des orphelines pour l'avenir. Dès le début le projet de la fondatrice et du directeur spirituel, Père Vera, avait été celui d'instituer une famille religieuse qui aurait comme but principal le soin des fillettes pauvres, des orphelines et des abandonnées, mais à partir d'une consécration à Dieu avec des vœux et dans un climat de vie communautaire.

Il fallait former pour la Petite Maison les dirigeantes et les éducatrices entièrement consacrées à la gloire de Dieu et au bien du prochain, capables de s'oublier soi-même pour se faire mamans d'enfants sans famille et sans affection. Le père Vera, pendant qu'il favorisait l'accroissement de la vie spirituelle des assistantes, cherchait aussi à établir graduellement les règles de vie commune propres à une famille religieuse.

Dans le plan qu'il mûrissait en son esprit, rentraient parfois les initiatives inspirées par quelque circonstance particulière, mais adaptées à les préparer dans ce sens. C'est ainsi que fut donné le premier habit gris avec des manches larges, complété d'un châle noir.

Il inculqua surtout, la dévotion à Saint Dominique et introduisit quelques pratiques typiquement dominicaines pour orienter leur vie vers la spiritualité de l'Ordre Dominicain.

Finalement, arriva le moment de constituer la nouvelle communauté. Après une intense préparation spirituelle, le 4 juin 1870, on procéda à la vêtue de Thérèse Solari qui prit le nom de Sœur Marie Dominique Catherine de l'Esprit Saint, d'Antoinette Cervetto sous le nom de Soeur Rose de Sainte Marie, de Colombe Queirolo sous le nom de Soeur Emilie de la Croix.

Lors de deux célébrations suivantes d'autres assistantes prirent le voile et l'habit blanc : douze en tout

Le 30 avril 1871 Thérèse Solari et Antoinette Cervetto émettent les vœux religieux. Dans la même année, mais à une autre date, les autres compagnes firent de même.

La nouvelle communauté était née sous le nom de : « Filles de Sainte Catherine de Sienna »

Le directeur sentit plus que jamais l'urgence de poursuivre la formation des soeurs et sa première pensée fut d'établir une règle et un horaire pour fixer les pratiques religieuses.

À l'occasion il n'épargnait pas les paroles sévères et les pénitences. Nous nous rappelons le cas d'une soeur occupée du matin au soir à surveiller tant d'enfants qui mettaient à l'épreuve sa patience. Un jour, elle laissa échapper cette plainte : « Comme je suis fatiguée ! »

Plus tard, repentie par le soulagement, s'en accusa lors d'une réunion de la communauté. Le directeur l'a reprise avec des mots sévères et lui imposa comme pénitence de transporter des seaux d'eau jusqu'au dernier étage, montant chaque fois environ cent marches.

Aujourd'hui, ces sanctions suscitent l'étonnement, mais le but était celui d'entraîner à l'esprit de sacrifice et au courage pour surmonter les épreuves. Et de fait ce fut une école efficace qui laissa l'empreinte du sérieux dans l'engagement et de la force pour affronter les difficultés.

Après plus d'une dizaine d'année d'expérience et de développement, la Petite Maison eut la reconnaissance officielle de l'Autorité Ecclésiastique comme communauté de Droit Diocésain, le 25 Mars 1879.

Dans le document d'érection on lisait entre autre : « Nous approuvons et confirmons l'Institut et sa Communauté Religieuse, ainsi que les Constitutions pour les soeurs Tertiaires Dominicaines »

C'était une étape importante, mais la Fondatrice et le Père Vera rêvaient de passer sous la juridiction de l'Ordre Dominicain ; ce qui se produisit beaucoup plus tard. Ils moururent en portant dans le coeur le désir de la « Terre Promise ».

LA DERNIERE ANNEE DE MERE THERESE SOLARI

Au début de 1907 la Mère Thérèse manifesta la volonté d'offrir la Petite Maison au Maître Général de l'Ordre Dominicain qui dans ce temps était le Père Jacinthe Cormier.

Donc, le 7 février de la même année, avec un acte notarié qui commençait par les mots « AU NOM de DIEU », elle fit don de la Petite Maison et de tous ses biens au Maître Général de l'Ordre.

Le texte fut envoyé par la Mère Vincente Scerni, qui gouvernait la Petite Maison depuis quelques années déjà, avec toute la documentation la concernant. Mais pour diverses raisons d'ordre juridico-civil, le projet ne put se réaliser.

Entre temps la Mère Thérèse sentait ses forces diminuer. Sa santé qui a toujours été très instable ne lui permettait plus de s'occuper de l'oeuvre et de la communauté. Cependant, c'était beau de la voir marcher quelque fois autour de la maison, s'arrêter près des enfants pour les caresser et leur offrir son sourire plein de bonté.

Comme elle l'avait fait durant toute sa vie, elle vivait de façon calme et abandonnée à la volonté de Dieu. Aux premiers jours de mai 1908, elle fut frappée d'une bronchite qui faisait pressentir sa fin prochaine.

Le soir du 7 mai toutes les soeurs se réunirent autour du lit de la Mère qui avait suivi avec lucidité d'esprit et sérénité le rite de l'Onction des malades. En outre elle avait demandé pardon des chagrins qu'elle aurait pu causer. Personne ne lui avait parlé d'une indigne campagne de calomnies et des insinuations contre la Petite Maison juste ces jours-ci, mais, elle, dit en souriant : « Vous n'osez pas me parler, mais je sais que vous êtes dans la peine....courage, tout s'aplanira ! »

Puis, elle entra sereinement en agonie.

Les soeurs, en larmes, entonnent le Salve Regina et à la fin poursuivirent avec la litanie des Saints. Pendant ce temps, elle entendit une soeur tousser fort et aussitôt elle dit : « Donnez lui quelque chose, entendez-vous comme elle tousse ? » Et elle continua à répondre aux prières, jusqu'à ce que, doucement, elle rendit l'âme à Dieu : elle avait 85 ans dont 37 de profession religieuse.

Le 7 mai 1908 marqua donc, sa naissance au Ciel.

Elle ne semblait pas être effleurée par le souffle de la mort. Sur la face elle conservait l'habituel sourire dans lequel transparissait sa naturelle bonté et sa douceur. Pendant quatre jours il y eut un pèlerinage de soeurs, d'élèves, d'ex élèves, de prêtres, de citoyens de diverses classes sociales. La participation de tout le peuple fit des funérailles presque le triomphe de l'humble Soeur qui, audacieusement, stimulée par son amour

ardent pour Dieu et pour les frères avait poussé sa foi au point de « déplacer » les montagnes, comme dit Jésus.

De nombreuses lettres de condoléances y suivirent, parmi elles nous nous en souvenons de deux. La première était celle du Maire de Gènes qui déclarait que « le nom de Thérèse Solari sera écrit en caractères d'or dans le livre de la bienfaitrice citadine et sa mémoire restera impérissable dans le coeur des Genevois ». Un an après, en délibération de Conseil Communal, on assignait à la défunte une tombe spéciale dans le cimetière monumental de Staglieno.

Le second précieux témoignage venait du Maître Général de l'Ordre dominicain, Père Jacinthe Cormier, qui écrivait : « Je m'unis à la douleur de toute la Petite Maison à l'occasion de la mort de sa vénérée fondatrice Les soeurs s'efforceront de faire revivre en elles sa confiance en Dieu, sa patience dans les difficultés, sa prudence et sa discrétion et cette amabilité de caractère avec lequel elle se faisait toute à tous... » C'était un saint religieux qui rendait témoignage à une autre âme vers laquelle nous pouvons maintenant nous tourner pour obtenir les grâces du Seigneur.

Prière pour la béatification
de la Servante de Dieu Mère Thérèse Solari

(A réciter en privé)

O Dieu qui, dans ta fidèle servante Thérèse Solari nous a laissé un modèle parfait de toutes les vertus mais en particulier celle d'une amoureuse confiance en ta providence et d'une générosité forte dans les épreuves de la vie, accorde à nous qui te prions, d'imiter de tels admirables exemples face aux nombreuses difficultés de notre temps. Et, s'il est conforme au dessein de ta sagesse de la glorifier aussi sur la terre, daigne montrer en elle la grandeur de ta miséricorde en nous accordant la grâce ... que nous te demandons.

Par Jésus-Christ notre Seigneur. Amen.

Trois notre Père, Je vous salue Marie et Gloire au Père.

Pour les rapports des grâces reçues, les demandes d'images, les offrandes pour la cause de béatification s'adresser à :

Superiora Suore Domenicane – Via Giuseppe Majorana, 28 –

16166 Genova – Tel. 010/377.22.12 – Fax 010/37.48.653

